

Salon de 1806 075

ARCHIVES LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE,
OU
MÉLANGES DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE,

PAR

MM. SUARD, MORELLET, SAINTE-CROIX, PASTORET, QUATREMÈRE-DE-QUINCY, DEGÉRANDO, MALOUET, BOURGOING, BERNARDI, SAVOYE-ROLLIN, LASTEYRIE, VILLERS, VANDERBOURG, VASSALLI, PAROLETTI, CORREA-DE-SERRA, STAPFER, SCHWEIGHAEUSER, PFEFFEL, FISCHER, BUTENSCHOEN, etc.

SUIVIS

D'UNE GAZETTE LITTÉRAIRE UNIVERSELLE.

N°. XXXIV.

Il paroît à la fin de chaque mois, à compter du mois de janvier 1804, un cahier de cet ouvrage périodique.

Le prix de l'Abonnement est de 30 francs par an, de 16 francs par semestre, et 9 francs pour trois mois.

On s'abonne actuellement chez les Editeurs de cet ouvrage : XHROUET, imprimeur du *Publiciste*, rue des Moineaux, n°. 16; COTTA, à Tubingue; ainsi que chez les principaux libraires de l'Europe.

Tous les envois et paquets doivent être adressés franc de port.

---

31 Octobre 1806.

LETTRE

SUR LE SALON DE 1806.

Vous avez bien mal pris votre temps, mon cher Henri, pour vous absenter de Paris. J'aurois cru que votre goût pour les arts vous auroit retenu parmi nous, mais vous voulez profiter encore des derniers beaux jours de la campagne, et vous préférez le solide plaisir de faire vos vendanges, et de voir fouler vos raisins aux jouissances plus désintéressées que procurent les arts. Vous autres gens riches qui avez des champs, des bois et des vignobles, vous n'êtes pas libres de vos actions. Des moissons vous retiennent, une coupe de bois vous appelle, il faut voir mettre son vin en tonneaux ; vous n'êtes jamais à vous, vous êtes trop à la terre, et votre esprit ne sait pas se dégager et se porter vers une sphère plus élevée. — Vous êtes en vérité très à plaindre, et je vous vois d'ici en suspends entre vos cuves et les tableaux du Salon ; et comme d'après ce que vous m'écrivez, il me paroît très-probable que les tableaux ne l'emporteront pas, il faut bien que je vous en parle un peu. Vous ne vous attendez pas, j'espère, à une description détaillée de tout

le Salon. Vous seriez même très-fâché d'être obligé de la lire, et moi encore plus s'il falloit la faire. Je vous parlerai le mieux que je pourrai des principaux ouvrages dans les différens genres, surtout dans celui de l'histoire que vous préférez ; je crois même que vous avez la prétention de ne regarder qu'en passant les tableaux de genre ; chacun a son goût ; et l'on dit depuis long-temps que le meilleur est celui que l'on a ; ainsi je n'entamerai pas de discussion pour savoir si cette préférence que tant de gens montrent à ces jolis petits ouvrages bien soignés, n'est pas une espèce d'injure à la peinture, et si elle ne lui fait pas de tort. La facilité de parvenir à une certaine perfection dans les tableaux de cette espèce est séduisante ; on aime mieux pour arriver à la célébrité suivre ce chemin semé de fleurs que s'engager dans la carrière hérissée de difficultés que présente le genre historique ; aussi nous approchons des Gérard-d'Ow, des Mieris, des Vanderwerf, des Vanhuysum, et nous sommes bien loin des Raphaël, des Titien, des Corrège, des Poussin, etc. ; et quoiqu'il me paroisse que nos peintres ont fait quelques progrès depuis deux ans, il est fort à craindre que nous ne restions encore long-temps très en arrière de tous nos grands maîtres. On ne sent plus comme eux, on s'exprime d'une manière encore plus différente ; les expressions sont plus combinées, plus calculées, et à force de raffiner on s'éloigne de

la nature. Mais c'est assez d'idées générales, et tout cela n'est pas ce que je vous ai promis; allons au Salon. Je ne vous arrêterai pas long-temps sur l'escalier; vous savez qu'ordinairement on n'y met pas ce qu'il y a de mieux; on y voit cependant cette année quelques tableaux qui méritent qu'on y fasse attention, entr'autres un grand portrait en pied d'une femme avec son enfant. Il est de M. Robert Lefevre, ainsi vous vous attendez à voir du velours; il le rend à merveille; la robe de velours noir de la femme est très-bien, ses mains et celles de l'enfant, et sa tête sont bien touchées; mais il y a quelque chose d'un peu roide dans la pose, et la carnation de la mère n'est pas très-vraie. Au-dessus de la porte d'entrée on voit un Mamelouk mourant de fatigue dans le désert; il est peint avec force. L'auteur est M. Libour.

Vous devez me savoir quelque gré, mon cher Henri, de ce que je vous dirai sur le Salon; il m'a fallu y retourner plusieurs fois pour me mettre en état de vous en parler, et ce n'est qu'au péril d'y être étouffé qu'on parvient à en visiter toutes les parties. Je m'étonne tous les jours de l'innombrable foule d'amateurs que renferme la capitale! ils arrivent par flots, et c'est dans le temps de l'exposition qu'on peut mieux voir combien les Parisiens sont curieux. Le bon bourgeois quitte sa boutique de la rue Saint-Denis pour venir admirer des tableaux auxquels il ne com-

prend pas grand chose; l'artisan y perd des heures qu'il pourroit employer utilement. Chacun dit son mot, son avis; les cabales et les partis se forment; on protége, on exalte tel peintre, on critique à outrance tel autre; tout le monde juge en dernier ressort; et il n'y a pas jusqu'au broyeur de couleurs, au colleur de dessins et à celui qui les encadre, qui n'ait un sentiment très-décidé et ordinairement en faveur de l'artiste qui les emploie. Il en est de même de bien d'autres critiques d'un plus haut étage qui, de leur côté, protégent le peintre qu'ils ont employé.

Un des tableaux qui a essuyé le plus de critiques, et qui, je crois, est le plus capable d'y résister, est celui où M. Girodet a représenté une scène déchirante *d'un Déluge*, ou d'une inondation, qui poursuit de montagne en montagne une malheureuse famille. Les vagues amoncelées se confondent avec le ciel; quelques rochers s'élèvent encore au-dessus des flots. Un homme dans la force de l'âge, portant sur ses épaules son père chargé d'années, conduit et soutient sa femme et ses enfans à travers les rochers; parvenu à la dernière cime, d'une main il saisit une branche d'arbre, de l'autre il aide sa femme et son fils aîné à gravir sur ce roc, le seul asile qui leur reste. Le tonnerre sillonne la nue, et ajoute à l'horreur de la position de cette famille éperdue; le vent redouble ses efforts; tout à coup la branche casse, elle va se détacher... C'est-là le moment

que le peintre a choisi ; vous jugez combien cette situation terrible doit inspirer d'effroi. Le jeune homme rassemble toutes ses forces pour arracher les objets de sa tendresse à la mort qui les menace ; il se crampone sur le rocher, et cherche à reprendre l'équilibre que lui ont fait perdre le poids de son père et celui de sa femme qui tombe évanouie à la renverse ; elle tient à peine sur son sein le plus jeune de ses enfans, et elle est entraînée dans sa chute par son fils aîné qui, tombant du rocher, cherche à se retenir et la saisit par les cheveux. Un des grands reproches que l'on fait à ce tableau porte sur la disposition ; on la trouve trop allongée et comme par échelons ; ceci est assez vrai, et il me semble qu'il eût peut-être été mieux de la rassembler un peu plus ; l'ensemble y auroit gagné et auroit paru moins calculé pour produire de l'effet ; mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui blâment la position du vieillard, et ne voudroient pas qu'il laissât tomber ses jambes ; les vieillards les ont ordinairement très-foibles, et cet abandon contraste bien avec la vigueur du fils, et cette attitude prononcée, où tous les muscles sont en action ; celle-ci me paroît cependant un peu trop athlétique et sentant l'académie ; mais le dessin de cette figure entièrement nue est savant et d'un beau style ; peut-être le plaisir de produire une belle figure a-t-il un peu emporté le peintre, et il s'est, je crois, laissé aller à trop de détails. La tête du vieillard

pourroit être plus noble et ressembler moins à la mort; celle du jeune homme est effrayante d'expression ; ses yeux sont hagards, et il est saisi d'horreur à la vue de la destruction de sa famille que tous ses efforts ne peuvent éloigner; sa bouche s'ouvre par convulsion ; tous les muscles de son visage sont en contraction, et tous ses traits peignent le désespoir ; mais ce n'est pas un désespoir de fureur. Plusieurs critiques ont censuré l'expression de cette tête, non qu'ils la trouvent trop forte pour la situation du personnage, mais parce qu'à leur avis la peinture ne doit représenter que le beau, et qu'elle doit s'interdire les mouvemens où la force des passions altère tous les traits; ils disent qu'on ne regarde un tableau que pour son plaisir, et que la vue se détourne lorsqu'il affecte d'une manière désagréable. Tout cela est très - vrai jusqu'à un certain point, mais il me semble, ou qu'il faut renoncer à certains sujets qui offrent de l'intérêt, ou qu'il faut en rendre les expressions avec exactitude. Je sais bien aussi que depuis quelque temps on paroît avoir confondu la terreur et l'horreur, et que l'on voit des tableaux qui ne font pas peur et qui dégoûtent ; mais la figure du principal personnage du tableau de M. Girodet n'est pas de cette espèce, elle n'est peut-être que trop effrayante; il se peut que l'expression en soit forcée, mais les traits en sont beaux, et nos grands maîtres en ont dans leurs ouvrages immortels qui sont encore moins

agréables à voir, telles que le Possédé de la Transfiguration de Raphaël, qui tourne les yeux et se tord les bras ; le saint Jérôme du Dominiquain, dont la maigreur est repoussante ; la figure de la Calomnie, du beau dessin de Raphaël ; quelques-unes de celles du Jugement dernier, de Michel Ange ; plusieurs personnages allégoriques, représentant la peur, les crimes dans les tableaux de Rubens, et tant d'autres qu'on pourroit citer. Si nos plus grands peintres ont connu les règles de la beauté, ils ont cependant cru pouvoir s'en écarter quelquefois, et ils avoient une espèce de laid idéal, qu'on pourroit appeler une *belle laideur*. Après vous avoir parlé des deux figures d'hommes, il faut vous dire un mot de celles de la femme et des enfans ; on voit la mère s'évanouir, elle est courbée en arrière, son mari serre avec force sa main droite, et de la gauche elle retient encore sur son sein le dernier gage de leurs amours, mais ce n'est que par l'habitude de l'amour maternel ; ses forces l'ont abandonnée, et sa main va retomber ; ses jambes la soutiennent à peine, elles fléchissent et sont sur le point de se dérober. Le dessin de cette femme est superbe, de même que celui des deux enfans et d'une jeune fille emportée par les flots, et dont on ne voit que la tête et la poitrine. Je ne sais cependant si l'on ne pourroit pas blâmer le peintre d'avoir fait flotter un corps qui est trop beau pour être mort depuis long-temps, et dont la tête exprime le

calme que l'on n'a guère en se noyant. Car, si elle vient d'expirer, elle ne peut pas revenir sur l'eau si vite; mais ce sont-là des minuties : une faute plus importante que l'on a reprochée avec justice au tableau de Girodet, c'est une trop grande quantité de draperies qui surchargent les personnages, dont la marche doit s'en trouver embarrassée; ces draperies, très-belles d'ailleurs, et qui seroient à merveille dans une autre circonstance, ne sont pas vraies dans celles-ci; elles sont brillantes, enflées par le vent, et par conséquent très-sèches, tandis que dans le reste du tableau l'eau ruisselle de tous côtés, et qu'il n'est pas possible que cette famille soit parvenue sur ce rocher sans se mouiller. Le peintre a sacrifié la vérité à l'effet que produit la draperie du vieillard, elle lui sert de repoussoir et rend plus vive la clarté de la foudre; mais il est très-ingénieux de n'avoir pas donné un style particulier à ces draperies, afin qu'on ne puisse pas assigner d'époque fixe à cette scène, et qu'elle ait pu se passer aussi-bien dans un pays que dans un autre. Il me paroît qu'une bourse que le vieillard emporte n'ajoute pas à l'effet, et qu'elle feroit plutôt tort à l'intérêt que l'on prend au père de toute cette famille : on ne voit plus qu'un vieil avare, que la vile passion de l'or poursuit jusque dans les bras de la mort. Aussi Virgile, qui savoit bien que la vieillesse chagrine incessamment amasse, ne fait cependant emporter à Anchise que ses pénates.

Il me reste encore à vous parler du coloris, et il me paroît que pour cette partie comme pour les autres, et pour tous les tableaux en général, on peut partager les critiques en deux classes; les uns ne veulent voir dans la peinture que la représentation fidèle de ce qui se passe habituellement sous leurs yeux, et qu'ils peuvent juger par comparaison; les autres laissent un plus libre champ à l'imagination, et permettent au génie de prendre son essor; ils voient plus poétiquement, et jugent les compositions et l'effet, non d'après ce que l'on voit ordinairement, mais suivant certaines règles, et d'après les tableaux que leur offre leur imagination.

Tout juge impartial trouvera, je crois, que les uns et les autres sont un peu outrés en prononçant sur le tableau de Girodet; les premiers que nous nommerons censeurs prosaïques le jugent trop sévèrement, les seconds qu'on pourroit appeler les critiques poëtes l'exaltent trop; ceux-ci trouvent le coloris poétique et superbe, les autres le trouvent faux : entre ces deux excès la route est difficile. Les défauts que l'on peut reprocher au coloris de ce tableau viennent, je crois, de la manière dont il est éclairé; le peintre a tiré le jour d'un éclair; cette manière me paroît vicieuse, et si l'on ne connoissoit pas le talent de l'artiste, on pourroit croire qu'il l'a choisie parce qu'elle fournit excuse à tout, et pour éviter d'en prendre une que l'on pourroit critiquer

d'après les règles. Un éclair est un instant de trop courte durée pour en faire le jour d'un tableau qu'on doit considérer long-temps; si l'on ne faisoit que passer, peut-être la lumière de l'éclair seroit-elle juste; mais dès que l'on reste devant le tableau, cet effet change, et ce n'est plus qu'un jour faux. Dans le déluge, cet admirable tableau du Poussin, le jour pâle et sinistre répandu sur toute la nature ne vient pas de l'éclair; l'air est même si épais, que la foudre n'y laisse qu'une foible trace, et qu'elle est pour ainsi dire décolorée; la terreur règne partout, la nature cependant n'est pas en convulsion, un calme affreux accompagne la mort, et il est plus terrible que les cris du désespoir. Aussi ce déluge laisse-t-il dans l'âme de profondes impressions. Vernet dans ses belles tempêtes ne tire pas tout son jour des éclairs, et ils n'y sont qu'accessoires. Quelques parties du tableau de M. Girodet sont grises et plombées, mais il y en a d'autres très-belles de couleurs. Cet ouvrage, malgré les critiques, sera toujours celui d'un homme du plus grand talent, et même de génie. S'il parvient à calmer la fougue de son imagination, et à mettre moins d'esprit dans ses compositions, il fera encore mieux, et c'est un des artistes sur lesquels on peut compter pour relever l'honneur de l'école française.

Un peintre qui donne les plus grandes espérances, et qui tient tous les ans une partie de ce qu'il

avoit promis, c'est l'auteur du beau tableau de la peste de Jaffa, M. Gros, qui exécute en peu de temps des compositions d'une grandeur qui effraieroit les peintres les plus habitués aux grandes machines. Le tableau qu'il a exposé cette année a trente pieds de long sur dix-huit de haut; les figures du premier plan en ont huit de proportion, ce qui permet à celles du troisième d'être de grandeur naturelle; peut-être le peintre auroit-il mieux fait de ne pas dépasser autant la nature. Lorsqu'on voit des figures moindres que nature et bien proportionnées, l'imagination les grandit; il n'en est pas ainsi des figures colossales, on ne peut guère les rapetisser. Celles du second et troisième plans nous paroissent justes, et celles du premier sont des géans. Alexandre se distingue à merveille dans les batailles de Lebrun, et cependant les figures des premiers plans ne sont guère plus grandes que nature. Il me semble qu'il ne faudroit prendre ce parti que lorsque le tableau devant être placé à une grande élévation, on peut compter sur la perspective, qui remettroit les objets à leur véritable grandeur. Au reste, ceci ne fait rien au mérite du tableau, et il n'en a été que plus difficile à exécuter. Il représente le moment de la bataille d'Aboukir, où le général Murat charge à la tête de la cavalerie, enfonce les Turcs, et fait prisonnier le pacha de Romélie; l'action se passe sur le bord de la mer; sur la gauche du tableau et jusques sur le premier plan, une ligne

de dragons commandés par le général Duvivier, qui reçoit un coup mortel, met en déroute l'infanterie turque, dont une partie se défend encore avec le désespoir qu'inspire l'alternative d'être foulé aux pieds des chevaux ou jeté dans la mer. Le général Murat monté sur un cheval blanc superbe, a joint le général ennemi, il fond sur lui, il l'a déjà blessé à la main, son cheval a terrassé celui du pacha, qui tombe et n'est plus soutenu que par quelques amis fidèles et des esclaves : malgré son courage, ce vieux général ne peut éviter la mort ou la honte de se rendre; mais son fils, jeune homme de la figure la plus belle et la plus intéressante, lui sauve la vie et l'honneur; d'une main il le soutient, de l'autre il tend au général français, d'une manière suppliante, le sabre que son père laisse échapper. Le pacha furieux ne pense qu'à sa défaite, il voudroit encore combattre, il rappelle ses troupes de la voix et du geste, et saisit par le turban un des fuyards qu'il veut en vain retenir; tout fuit et se précipite dans la mer; elle est couverte, dans le fond du tableau, de Turcs dont une partie se noie; des vaisseaux turcs et anglais font feu sur les amis et les ennemis, et ajoutent encore aux horreurs du carnage. Dans le fond le château d'Aboukir domine la composition; on voit d'un côté le camp turc, et de l'autre la mer qui borne l'horizon, et où l'on découvre de loin en loin les vaisseaux en croisière. Des Turcs morts,

d'autres blessés, traînés par leurs chevaux dans la mer, ou à qui leurs barbares compagnons refusent tout secours, occupent le premier plan du tableau sur la droite.

J'espère qu'à présent vous êtes bien au fait, et qu'avec un peu d'imagination vous voyez le bel ouvrage de M. Gros, comme si vous l'aviez devant les yeux. Au reste, pour ne pas vous laisser dans l'embarras, je vais vous donner quelques détails, et nous parlerons aussi des différentes parties de l'exécution; elle est en général très-belle, franche, et annonce une grande facilité; le dessin de la plupart des figures, surtout de celles du groupe de fuyards et des Turcs renversés sur le premier et second plans, est grand et ferme. Le peintre a trouvé moyen d'introduire des figures entièrement nues; ce sont des espèces d'esclaves d'une couleur cuivrée, et vêtus d'un léger manteau, qui ne quittent jamais leur général, et qui le secourent avec le plus grand courage lorsqu'il se trouve en danger; l'un d'eux engagé en partie sous le cheval du pacha, ne songe qu'au péril de son maître, et n'emploie ses forces que pour le secourir. Son manteau s'est détaché et laisse voir un corps superbe, dont la couleur foncée contraste bien avec le reste du groupe. C'est dans ce groupe que le peintre a déployé tout son talent; on pourroit cependant lui reprocher un peu de confusion dans les plans qu'on ne distingue pas assez; on ne conçoit pas

bien la pose du pacha, il est trop en l'air, quoique soutenu par son fils et un esclave. Sa tête est d'une grande beauté, la fureur règne dans tous ses traits, ses veines sont gonflées, ses yeux expriment le désespoir; on voit dans sa bouche tout ce que peut exhaler la colère et le mépris que lui inspirent ses troupes; son indignation le suffoque, et il peut à peine faire entendre sa voix. La main blessée du pacha est parfaitement rendue, l'artère bat avec force, le sang s'y porte avec violence, et l'on y voit déjà la contraction de la douleur. On trouve en général que le fils du pacha a des couleurs trop fraîches, et que sa figure pourroit avoir plus d'expression; mais c'étoit un très-jeune homme, il ne songeoit qu'à sauver son père; il supplie, il ne combat pas, et ses traits doux et aimables doivent encore s'adoucir; ce que je lui reprocherois, seroit de présenter son sabre d'une manière un peu affectée, et de n'être pas très-bien à cheval; il devroit en être plus maître, car son cheval fait une pointe qui doit beaucoup gêner le cavalier, occupé de soutenir son père, et de donner son sabre, ce qui force le jeune homme à avoir le corps tout à fait hors de son cheval; il devroit en monter un plus tranquille. Le trait de présence d'esprit et de piété filiale de ce jeune turc, n'est point historique, il est entièrement dû au génie du peintre; l'idée en est heureuse, elle sert de repos au milieu de cette scène de carnage;

on la liroit avec plaisir dans l'histoire, et elle n'en fait pas moins dans le tableau; il me semble que si le pacha et son fils vivoient encore, ils devroient des remercîmens au peintre qui les a si bien traités, et qui a changé l'histoire en leur faveur. La figure du général Murat est peut-être un peu trop calme. Dans un tableau d'histoire le portrait doit être en action, et ne pas sentir la pose de l'atelier; et quoique le peintre ait choisi le moment où le général Murat ne se bat pas et reçoit des prisonniers. Cependant son bras est levé, et prêt à porter de nouveaux coups, et son cheval tient terrassé sous lui celui du chef ennemi; sa tranquillité contraste, il est vrai, avec la fureur du pacha, mais il n'est pas assez occupé de ce qu'il fait. Les chevaux de ce tableau ont de grandes beautés, et sont pleins de mouvemens, de noblesse et de race; le feu sort de leurs yeux et de leurs naseaux; celui du général Murat n'a peut-être pas assez de corps, et je ne sais si sa pose est bien juste; il me semble difficile qu'il puisse mettre une de ses jambes sur le col de l'autre cheval, tandis que son autre jambe pose à terre; il est cependant probable que le peintre a étudié ce mouvement d'après nature, et vous savez que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. A la gauche du tableau il y a des cavaliers dont on ne voit pas les chevaux, et des chevaux dont on ne distingue pas les maîtres, et il y règne peut-être trop de confu-

sion ; je crois cependant qu'il ne faudroit que peu de chose pour qu'il n'y eût que le désordre inséparable d'une mêlée de cavalerie et d'infanterie; on y voit avec plaisir un officier recevoir dans ses bras le colonel Duvivier, blessé mortellement d'une balle à la tête; sa figure a de l'expression et marque bien la douleur qu'il ressent de la perte de son colonel, peut-être de son ami. Sur le premier plan, le colonel Beaumont franchit des morts et des canons démontés, et sabre un Turc renversé, et qui tient dans ses mains un cabas ou panier de jonc, et un morceau de lame de sabre; tout le groupe est parfaitement rendu d'un beau dessin, ferme et vigoureux, le cheval est bien lancé, la figure du colonel est pleine d'expression et d'un sentiment de tristesse. Malheureusement il faut bien connoître l'histoire pour savoir d'où vient cette tristesse, et que ce n'est pas un simple ennemi qu'il tue, mais qu'il venge la mort d'un ami, du colonel le Turc dont le nom est sur le tronçon de lame, et dont le Mameluk emporte la tête dans un panier; mais cette tête est entièrement dans l'ombre et ne se distingue qu'à peine; on ne pense guère à lire le nom écrit sur le sabre, et le peintre n'atteint pas son but. Lorsqu'on laisse quelque chose à deviner, ce qui est toujours bien, il faut que ce soit de manière à ce que le spectateur ne perde pas sa peine, et que l'énigme ne soit pas trop difficile à débrouiller.

Tous les détails du tableau de M. Gros sont très-beaux et largement faits; les armes, les ornemens des hommes et des chevaux sont bien étudiés et d'une grande variété; le costume ample des orientaux a permis au peintre de faire de belles draperies, et peut-être en a-t-il un peu abusé; il y a des parties où l'on aimeroit mieux voir moins d'étoffes, et si l'on perdoit d'un côté, de l'autre on y gagneroit plus de clarté, il y auroit moins de confusion, les contours de quelques figures, et surtout des membres en raccourci se distingueroient mieux.

On reproche à la plupart des peintres de notre école actuelle un coloris noir ou gris; M. Gros à le défaut contraire, et il est trop brillant, ce qui vaut mieux, et donne plus d'espérance. Ce defaut, il est vrai, éblouit, fatigue l'œil, mais l'autre l'ennuie. M. Gros a employé dans son tableau trop d'étoffes de couleurs très-vives, qui attirent l'œil et jettent beaucoup de reflets; il n'y a pas assez de parties sacrifiées, et la lumière est répandue trop également; chaque figure séparément est bien éclairée et d'un bel effet, mais elles se nuisent l'une à l'autre par leur éclat et leur fraîcheur, et le fond du tableau est un peu cru. On auroit pu, à ce qu'il me paroît, tirer un plus grand parti de la mer et de la fumée des vaisseaux; mais il y a des parties parfaitement colorées, telles que la tête du pacha, le groupe des fuyards, et quelques Turcs sur le devant du tableau, le groupe

du colonel Beaumont. M. Gros, je crois, sent bien la couleur, mais il a encore besoin d'étudier l'entente générale de la lumière, le clair obscur. Au reste, il est au nombre des artistes qui ne se choquent pas de ce que l'on ne trouve pas leurs ouvrages sans défauts; il sait qu'on en reproche aux plus grands maîtres, et il a trop de talent pour que la critique raisonnée lui déplaise.

Quand je pense, mon cher Henri, qu'il faut de toute nécessité que je vous mène encore à travers trois ou quatre batailles, je frémis pour vous et pour moi, mais il n'y a pas à reculer et il faut en passer par là. Au reste, vous n'aurez pas grand chemin à faire, et je ne vous promenerai qu'en Egypte, c'est un vaste champ pour les peintres de batailles, et ils l'exploitent de leur mieux. Vous avez vu la bataille de Marengo et celle du Montabor de M. Lejeune; elles annonçoient du talent; il en a développé beaucoup plus dans celle des Pyramides qu'il a peinte cette année; elle est mieux dessinée et mieux peinte. Il est très-heureux, lorsqu'on peint des batailles, d'avoir pu y être acteur, et M. Lejeune, étant officier de génie, est aux premières loges pour bien voir ces grandes tragédies du genre humain. Il n'avoit à peindre ici que de vastes plaines bordées à gauche par le Nil, et semées de quelques arbres, et les Pyramides dans l'éloignement : le paysage n'offroit pas beaucoup d'intérêt. De grands bataillons placés près du Nil et dans la plaine sont immobiles, et tels

que des bastions ils foudroyent les Turcs qui font d'inutiles efforts de courage pour les entamer; des nuées de cavalerie fondent en désordre sur l'infanterie française qui les attend de pied ferme, et les force à se replier et à se jeter pêle mêle dans le Nil avec leur infanterie prise en flanc par des colonnes françaises. Cette dernière partie du tableau n'offroit pas les plus grandes difficultés, et il étoit aisé d'y mettre du mouvement; mais ce qui a demandé plus de talent, c'est d'animer ces bataillons carrés dont l'effrayante régularité est excellente dans une bataille, lorsqu'il s'agit de la livrer et non de la peindre. M. Lejeune s'est très-bien tiré de cette difficulté : la fumée de la mousqueterie lui sert à rompre un peu l'uniformité des lignes; les côtés attaqués font feu; ceux à qui on laisse quelques momens de repos en profitent. Il se passe une foule de petites scènes que l'on voit pendant les affaires. Ici des soldats boivent, ils se rajustent, d'autres chargent leurs armes, regardent les attaques, jugent des coups que l'on se porte, et calculent s'ils auront bientôt leur tour, le tout avec cette indifférence pour la vie que donne l'habitude du danger. L'intérieur des bataillons est occupé par des dragons qui offrent la même variété; et sous le feu, à deux doigts peut-être de la mort, on en voit qui veulent prouver à une cantinière qu'elle est à leur gré, et ils font d'une bataille une partie de plaisir. L'Empereur est au milieu d'eux, et donne ses

ordres avec le sang-froid qu'on lui connoît et qui inspire aux troupes la confiance du général. Quelques pièces de canon placées aux angles des bataillons ajoutent encore au mouvement et remplissent bien les intervalles; des Mameluks veulent les enlever, et sont repoussés. Un d'eux emporte son fils qui vient d'être tué, un autre va lancer sa pique; un officier de canonniers, le pistolet au poing, l'attend, et l'on parieroit pour lui; d'autres Turcs fuient et se précipitent dans le Nil qui est couvert de ces malheureux. Un d'eux, monté dans une chaloupe, met le feu à un navire, d'autres se sauvent dans des barques qui s'enfoncent sous leur poids.

Vous voyez, mon cher Henri, que partout la scène est animée; rien ne peut mieux donner l'idée d'une bataille, du moins, pour ce qui est des yeux. La fumée est très-bien rendue, on croiroit la voir sortir des fusils ou des canons, tantôt blanche, tantôt chargée de parties enflammées, et elle est long-temps en masse avant de se dissiper dans l'air; il me semble cependant que les formes que prend celle du vaisseau embrâsé sont trop régulières et tiennent un peu de la décoration. La couleur générale du tableau est belle et chaude, je la crois un peu égale. M. Lejeune a fait de grands progrès dans le dessin, surtout dans celui des chevaux; il en a cependant encore plusieurs qui ne sont pas corrects, principalement dans les raccourcis; d'autres sur le devant sont trop petits et dans des positions qui

ne sont pas très-justes; le dessin des figures est quelquefois un peu lourd, et les étoffes des vêtemens turcs ont de la roideur ; ces défauts sont légers et n'empêchent pas le tableau d'attirer la foule et de le mériter; il prouve qu'on peut rendre avec vérité une bataille, sans offrir aux yeux des objets dégoûtans qui ne donnent pas plus l'idée d'une bataille, et ne prouvent pas grand'chose pour l'imagination du peintre; il est des objets qu'on ne fait qu'effleurer dans un récit, et qu'on ne doit pas présenter aux spectateurs.

M. Hennequin, dans sa bataille de Quiberon, qu'il offrit à l'exposition dernière, auroit beaucoup mieux fait de s'en tenir à une composition sage, que de tourmenter son imagination pour en produire une qui n'étoit que ridiculement atroce. Il est singulier que cet artiste n'ait jamais recours qu'à de petits moyens pour exciter la terreur; tantôt c'est un chien qui arrache les lambeaux d'un cadavre, comme dans l'affaire de Quiberon; tantôt, comme cette année, dans sa bataille des Pyramides, c'est une main encore sanglante que regarde celui à qui on vient de l'abattre. Ces épisodes repoussent et n'ajoutent pas à l'effet général du tableau. Quant à celui-ci, dans le premier moment, je ne savois quelle bataille j'avois devant les yeux ; je ne voyois que des Turcs, des figures ouvrant de grandes bouches, et taillées toutes sur le même patron, et j'ai cru que c'étoit une bataille de Persans contre des Indiens; mais enfin j'ai

vu des Pyramides, et en y regardant bien, j'ai apperçu à travers la fumée quelques têtes de Français, qui ne sont là que pour indiquer que c'est la bataille des Pyramides. Vous savez qu'on reprochoit au peintre de l'affaire de Quiberon de n'avoir mis que trois jambes dans son tableau; il s'est corrigé : ici ce n'est que bras, que jambes, en particulier sur le devant, mais si bien mêlés, que si la bataille cessoit tout à coup, ces pauvres Turcs seroient des heures entières à s'en debrouiller. Leurs têtes, toutes d'imagination, ne sont pas des mieux choisies. Il ne s'agit pas seulement de se donner de grands coups de sabre et de se tuer en peinture, il y a encore manière de se tuer; et lorsqu'on regarde un tableau, on est au moins aussi difficile que ces dames romaines qui vouloient que les gladiateurs mourans tombassent avec grâce, et qu'ils eussent pour ainsi dire appris à mourir. Les chevaux de M. Hennequin ne sont pas meilleurs que leurs cavaliers; ils sont mal dessinés, hors de proportion avec les hommes, et n'ont pas le caractère qui leur convient. Le ciel est assez lumineux, les lointains ont de la vapeur, mais les devant d'un ton violâtre, sont mal d'accord avec le ciel et d'une monotonie fatigante; il y a quelques draperies assez bien faites, des détails d'armes bien soignés, mais tout cela ne fait pas le mérite d'une bataille, et il paroît que ce genre n'est pas celui de M. de Hennequin.

L'esquisse de la bataille de Maringo, par M. Carle

Vernet, fait bien regretter que le grand tableau qu'il exécute n'ait pas pu être terminé pour le salon; nous ne l'aurons que dans trois ou quatre mois; il sera, je crois, très-beau: vous connoissez sa manière de dessiner, elle est pleine d'esprit, et l'on est en droit de lui demander beaucoup, et de s'attendre à n'être pas trompé.

Reprenons haleine après tant de batailles, mon cher Henri, et jetons un coup d'œil sur des scènes plus calmes, quoiqu'elles tiennent encore à la guerre. Les hauts faits de l'Empereur et de nos braves en sont le sujet, et il n'en est pas de plus propres à échauffer l'imagination de nos peintres. Il est seulement fâcheux que les costumes de nos guerriers ne soient pas aussi favorables au pinceau que leurs grandes actions au burin de l'histoire. Que de beaux tableaux on pourroit faire, si l'on n'étoit plus gêné par les basques des habits, les pantalons étroits, les bottes cirées et les chapeaux à trois cornes! Un autre désavantage des sujets de ce genre, c'est le grand nombre de portraits qu'on est obligé d'y placer, et qui nuit au beau idéal. Les profils à la grecque ou à la romaine nous seroient aussi nécessaires que le costume grec et romain pour devenir de bons sujets en peinture; mais tout ce qui nous manque n'a pas empêché M. Debret de faire un beau tableau de ce trait qui fit tant d'honneur à l'Empereur dans ses campagnes d'Italie. Après une bataille, des blessés autrichiens passoient près de lui, l'Em-

pereur ôta son chapeau en disant : *honneur au courage malheureux ;* belles paroles dans la bouche d'un vainqueur. Le peintre a bien rendu l'émotion et la reconnoissance des blessés ; un officier porté sur un brancard, la témoigne par ses regards ; des soldats entourent le fourgon où ils sont renfermés pour regarder avec admiration celui qui rend justice à leur valeur. D'autres que leurs blessures n'empêchent pas de marcher, semblent s'éloigner avec regret. Un grenadier français qui accompagne les blessés, et aide à les porter, se grandit de quelques pouces, et paroît fier d'un tel général. Le tableau est bien traité et bien peint, surtout la partie du fourgon qui se trouve entièrement dans l'ombre, et dont on ne perd aucun détail ; les Autrichiens ont bien le caractère de figure qui leur convient ; je les trouve seulement un peu trop ressemblans les uns aux autres, et quoiqu'ils aient l'uniforme hongrois, ce sont plutôt des Bohèmes. Le costume est très-exact ; la partie de droite du tableau où est l'Empereur et quelques généraux, laisse plusieurs choses à désirer ; le dessin en est un peu roide ; la pose des chevaux n'est pas très-juste, et ils pourroient être plus vrais de dessin et de couleur. Les figures de grandeur naturelle sont un peu serrées, et peut-être trop nombreuses pour les dimensions du tableau. Si l'artiste a eu le choix du lieu de la scène, il eût peut-être mieux fait de la placer dans un paysage, ainsi que l'a fait M. Berthon, qui a représenté le

moment où les généraux autrichiens viennent rendre Ulm à l'Empereur : les figures ont bien l'expression qui convient à leur position ; le paysage est vrai, mais le ciel me paroît trop violâtre et lie de vin vers l'horizon.

Si je ne me trompe, mon cher Henri, vous aimez les voyages, et surtout les montagnes ; vous avez même passé le Saint-Gothard, ainsi vous ne serez pas fâché que je vous fasse passer le Saint-Bernard avec l'armée française, et cela sans vous déranger. Ici nos soldats affrontent des dangers d'une autre espèce que ceux des combats ; ils ont à lutter contre la nature : les glaces, les rochers et les précipices s'opposent à leur marche ; l'Empereur, entouré de ses généraux, donne partout ses ordres ; les canons, les affûts, les caissons démontés sont traînés à force de bras. L'armée se déploie sur plusieurs colonnes, et, surmontant tous les obstacles, arrive à l'hospice au sommet du chemin de la montagne. Tel est le tableau de M. Thevenin ; il est fort grand, et ses figures ne sont que demi-nature ; elles ont en général beaucoup de mouvement et de vérité, quoiqu'on puisse reprocher à plusieurs de celles des plans reculés d'être un peu grandes et d'occuper trop de terrain. Le site paroît fidèlement rendu, les montagnes sont largement faites, et l'on suit bien le mouvement des troupes dans les vallons ; de tous côtés, l'on voit une foule de détails intéressans qui ajoutent à la vérité, et font prendre part à l'action. Ici, des

soldats traînent un canon fixé sur un tronc d'arbre creusé; là, on relève un caisson brisé, plus loin des paysans portent un affût; des mulets chargés de roues ou de bagages marchent d'un pas assuré; des chevaux moins habitués aux glaces glissent et paroissent refuser d'avancer; les généraux animent les soldats et admirent leur zèle. Au milieu de ces scènes guerrières, et sur la gauche du tableau, un religieux de l'hospice prodigue des secours à une cantinière accablée de fatigues; le chien des bons religieux regarde avec attention cette scène de bienfaisance, et paroît y être habitué. Les chevaux sont pour la plupart bien dessinés et d'un bon mouvement. Il y en a quelques-uns dont les couleurs ne sont pas très-vraies, ou du moins peu propres à la peinture. Il me semble aussi que le coloris est en général un peu monotone, ainsi que l'effet, et qu'en plusieurs endroits la neige est grise. Le peintre a profité du froid pour draper un grand nombre de cavaliers avec leurs manteaux; il l'a fait avec une heureuse variété, et l'on peut presque dire que le froid est bien peint.

Tous les tableaux dont je vous ai parlé jusqu'à présent, sont de peintres qui avoient déjà soumis d'autres ouvrages au jugement du public; mais un nouvel artiste a paru cette année; il s'annonce favorablement, il dessine bien et paroît avoir le sentiment de la couleur. Le tableau de M. Bergeret est un hommage qu'il offre au prince des peintres, à

Raphaël, en nous représentant les honneurs qui lui furent rendus à sa mort. Ce sujet avoit déjà été traité par M. Monsiau, il y a deux ans, et avoit eu assez de succès. M. Bergeret n'a pas craint de descendre après lui dans l'arène, et son courage ne l'a pas trompé.

Raphaël vient d'expirer ; au chevet de son lit est la *Transfiguration* à peine achevée ; le pape Léon X répand des fleurs sur le célèbre peintre qu'il chérissoit ; plusieurs artistes déplorent la perte qu'ils viennent de faire ; le vieux Perugin contemple encore son élève avec des yeux remplis de larmes ; Polydore, Perrin del Vaga, Jules Romain, élèves de Raphaël, sont accablés de douleur ; Marc-Antoine, dont le savant burin multiplioit ses ouvrages, est plongé dans un sombre chagrin ; Michel-Ange, Sebastien del Piombo, oublient qu'ils étoient ses émules, et mêlent leurs regrets à ceux des autres ; l'Arioste ôte avec respect sa couronne pour l'offrir à Raphaël ; et Vasari transporté écrit déjà la vie malheureusement trop courte de son illustre ami. Vous voyez qu'il y a beaucoup d'idées dans cette composition, et M. Bergeret en a tiré un heureux parti ; la disposition de son tableau est sage et bien pensée ; ne pouvant pas décemment faire paroître devant le pape la maîtresse de Raphaël à laquelle on pouvoit reprocher en partie sa mort, il a mis un fauteuil près du lit, et sur le fauteuil un voile de femme et quelques ornemens qui montrent que l'amie

de Raphaël y étoit assise il y a peu de momens. La pose du pape ne me paroît pas très-bonne, et on désireroit que les figures, dont les expressions sont belles, fussent plus terminées ; quelquefois les ombres sont trop près des lumières et sans demi-teintes intermédiaires; les cheveux demanderoient aussi d'être plus soignés; il y en a qui ont trop l'apparence de métal. Les habillemens et les meubles sont bien dans le costume du temps; la couleur du tableau est bonne; elle a de la chaleur, et les personnages ont du relief : il est fâcheux que le costume ne soit pas favorable aux figures qu'il engonce sous un tas de plis, mais ce n'est pas la faute du peintre; on ne peut que l'engager à continuer comme il a débuté; je crois qu'il feroit bien de choisir quelque sujet où il pût mieux développer les formes de ses figures et leur donner un costume plus agréable.

Les grandes calamités ont toujours fourni une ample matière au génie des peintres et des autres artistes; Raphaël peignit l'incendie de Rome; le Poussin, la peste des Philistins, de Troy et d'autres celle de Marseille.

Une scène qui eut lieu pendant le fléau qui ravagea Malaga en 1804 et 1805, est le sujet d'un grand tableau de M. Aparicio, jeune peintre espagnol. Il doit avoir beaucoup souffert en le faisant, car il y a reproduit le malheur de toute sa famille. Plusieurs de ses plus proches parens ont déjà succombé à l'affreuse épidémie;

son père est sur son lit de mort : une fille, jeune et belle, lui présente les portraits de ses frères, peints par l'un d'eux, l'auteur du tableau, et qui sert de témoignage des succès qu'il a eus à Paris. Cette vue soulage les derniers instans du vieillard ; il est fâcheux que cette circonstance touchante dans un récit, ne soit pas d'un bon effet en peinture, et on a toujours besoin de l'expliquer pour la comprendre. On voit au milieu de ces morts et de ces mourans le saint évêque de Malaga qui, de même que M. de Belzunce, évêque de Marseille, affronte la mort, pour secourir les malheureux ; il leur porte des consolations, ou leur rend les derniers devoirs ; la mort le surprit depuis dans ces admirables fonctions de son ministère. Il y a des beautés dans ce tableau, de belles expressions, mais il y manque bien des choses : les différens groupes ne se rattachent pas assez les uns aux autres ; quelques figures ne sont pas correctes ; cette jeune fille est trop fraîche pour un temps d'épidémie, et elle est parée et ajustée avec prétention ; la figure de l'évêque me paroît n'avoir pas assez d'expression et de dignité, et tout son ensemble n'a pas ce caractère qu'on lui voudroit dans ce lieu de désolation et de mort ; le coloris pourroit avoir aussi plus d'harmonie ; la jeune fille morte et vue en raccourci est bien, quoiqu'un peu blanche pour une pestiférée ; la tête du vieillard est belle, on y voit un mélange de douleur et de résignation ; en tout, ce tableau est beau-

coup meilleur que l'Athalie, du même peintre, mise au dernier Salon, et il a fait des progrès.

Je ne saurois dire si M. Monsiau en a fait; son tableau d'Aspasie, chez qui sont réunis les plus grands hommes d'Athène, est d'un dessin bien lourd, sans noblesse et d'une couleur fausse. Cet artiste s'est endormi, mais il peut se réveiller. Un tableau très-agréable, et qu'on vient toujours revoir avec le même plaisir, est celui où Mlle. Lorimier nous montre Jeanne de Navarre, à genoux devant le tombeau du duc de Bretagne son époux: son fils, debout devant elle et les mains jointes, écoute attentivement ce que sa mère lui raconte des hauts faits de son père; rien de plus joli que la mère et l'enfant; les airs de tête sont charmans; tous les traits de cette princesse respirent la tendresse et une douce piété; je ne sais si, comme je l'ai lu dans un journal, *elle fait épeler à son fils les vertus de son père;* mais certainement on voit qu'elle lui donne des leçons qui doivent profiter un jour. Ce tableau extrêmement agréable peut être un peu trop léché; il me semble qu'il y a quelque chose de court dans les jambes, et les reflets sont, je crois, trop brillans pour un souterrain; ils conviendroient à une figure en pleine campagne, où la lumière environnante est vive et se mêle aux reflets. En géneral, on reconnoît trop dans les tableaux le jour des ateliers, et les peintres oublient souvent que leurs scènes se passent dans des lieux éclairés tout différemment. Si

Mlle. Lorimier continue, elle méritera une place distinguée parmi nos peintres.

Que vous dirai-je d'un grand tableau de M. Mongez, à la gloire de Thésée et de Pirithoüs, grands enleveurs de femmes, et qui en arrachent deux, probablement pour leur compte, des mains des brigands? Les héros, ou du moins un des deux, Thésée poursuit à pied et au pas un des brigands qui fuit au grand galop, ce qui n'empêche pas le héros de le menacer d'un grand coup de massue dans le dos: la jeune fille encore éperdue se jette dans les bras de son libérateur, et s'y place le plus pittoresquement qu'il lui est possible; l'autre tombe tout tranquillement de son cheval; elle a les jambes en l'air; son coursier fait une belle pointe, et Pirithoüs reçoit délicatement celle qu'il a sauvée de la cabriole du cheval et de l'insolence du brigand. Celui-ci tout étonné et ne sachant s'il tombera ou s'il se rassurera sur ses jambes, appuie une main à terre, de l'autre il se drape avec le schall de cette belle, et paroît vouloir tenir encore à elle par quelque chose; tout cela est froid d'expression, et plus froid de coloris; il y a cependant des parties bien dessinées, et où l'on reconnoît l'étude de l'antique; il y en a d'autres qui sont touchées avec une force qu'un homme ne désavoueroit pas.

Je ne vous parlerai pas, mon cher Henri, d'un grand tableau de la mort du général Dessaix, ni

d'une grande visite d'Héloïse à Abeilard, ni d'un Annibal qui va s'empoisonner et paroît de très-mauvaise humeur, ni de deux Cimons qui se dévouent pour leurs pères, ni d'un Rollon et Poppa, qui a étudié sa pose aux spectacles des Boulevards. Je ne vous dirai rien des honneurs rendus à Duguesclin après sa mort, ni de plusieurs beaux traits de l'Empereur, dont on a fait de mauvais tableaux. Vous ne saurez même rien de l'halali d'un petit sanglier mangé par de grands chiens, grand tableau où l'on marche sur les traces des Snyders, des Oudri, et où le ciel est d'un beau bleu, et les arbres d'un beau vert bien noir. Tous ces ouvrages marquent une fort bonne intention dans leurs auteurs; mais ce n'est pas assez pour mériter des éloges; finissons cette longue lettre, en vous parlant de quelques portraits.

Vous savez que c'est un goût très à la mode à présent; tout le monde veut non-seulement avoir son portrait, pour le donner à quelque ami, à qui tout au plus il feroit plaisir, mais on veut encore se faire connoître à ceux qui ne s'occupent guère de vous: qu'on expose aux yeux du public le portrait d'un grand homme, d'un personnage qui a illustré son pays par ses talens ou d'autres services, il n'y a rien de mieux; je voudrois que ce fût une espèce de récompense et comme un gage de l'immortalité. Mais ce qui me paroît ridicule, c'est cette foule de portraits souvent très-médiocres, de personnes qu'on ne connoît pas

hors de leur famille, et qui n'auroient dû sortir de l'atelier du peintre que pour être mis à la place qui leur est destinée. Il est cependant assez divertissant de voir ces portraits; de tous les côtés, ce ne sont que reconnoissances; et pour peu qu'on fût sensible, on en seroit touché; c'est un époux, un père, un fils, une femme, un ami qui se retrouvent, et se font des complimens réciproques. Mais vous m'avouerez que, sensibilité à part, c'est abuser de la peinture, et surtout du Salon, d'en faire une assemblée de famille, et l'on devroit y mettre ordre. Encore si ces portraits étoient comme ceux de Titien, de Vandick, on pourroit leur pardonner et les regarder comme des tableaux; mais une grande partie n'a que le mérite de la ressemblance; pauvre mérite, lorsqu'on s'intéresse moins à la personne qu'à la manière dont elle est rendue. Au reste, je ne vous parlerai que des principaux portraits qui méritent d'être distingués de la foule. Si Titien, Vandick, Rubens ou Philippe de Champagne revenoient, ils seroient bien étonnés, en voyant la manière dont M. Ingres bouleverse tous les principes qu'ils ont donnés et suivis, et le chemin nouveau et singulier qu'il prend pour fonder une nouvelle école; il a choisi, je crois, une mauvaise route, et il se perdra s'il ne se hâte pas de la quitter. N'est-ce pas une idée trop bizarre que de vouloir faire revivre l'ancienne manière roide et gauche des premiers peintres du temps de la renaissance des arts?

C'est ce que fait M. Ingres ; il affecte une grande sévérité de pose et de dessin, et il prend pour de la grandeur, ce qui, au fait, n'est que de la *manière ;* ses contours sont heurtés et roides, ses draperies ont des mouvemens désagréables et qui masquent les contours. Dans quelques parties des figures il n'y a pas plus d'ombres que dans une peinture chinoise. Le portrait de l'Empereur, par ce peintre, paroît avoir été fait d'après une médaille gothique ; il est accablé d'une quantité de draperies qui ne laissent pas soupçonner qu'il y ait dessous un corps, et la tête paroît posée sur des coussins; le corps et la tête vus entièrement de face, les cuisses en raccourci, le ceintre du trône bien symétriquement tourné autour de la figure, donnent à tout ce tableau un aspect fort peu ordinaire. Le pinceau cependant en est ferme et facile, et M. Ingres pourroit bien faire. Les détails sont très-beaux, le velours est à prendre à la main, les ornemens d'or feroient honte aux meilleurs orfèvres; mais on doit voir la peinture plus en grand, et ne pas chercher à briller par des velours et des broderies. Raphaël et les grands maîtres ne faisoient pas d'aussi riches vêtemens que les peintres d'aujourd'hui, mais ils dureront toujours, et les broderies passeront. Deux autres portraits du même peintre offrent les mêmes défauts d'affectation; l'un est celui d'une femme peinte sans ombres et si enveloppée de draperies, qu'on est long-temps à deviner avant d'y recon-

noître quelque chose. J'ai entendu plusieurs fois dire que M. Ingres avoit vaincu une grande difficulté en faisant ressortir son portrait en clair sur un fond blanc ; il n'y a pas là grand effort ; il est très-brun, et n'a pas de peine à prendre un parti sur une toile blanche devant laquelle il est : une houpelande jetée sur ses épaules est lourdement ajustée, et lui fait paroître l'épaule trop basse, et on ne l'accusera pas de s'être flatté.

Outre le grand portrait de femme, par Robert Lefevre, dont je vous ai parlé, il y en a plusieurs autres du même peintre : celui de l'Empereur pour le Sénat conservateur est fort beau ; il est sur le point d'entrer sous un portique où sont les Grands Hommes de la France ; l'idée est belle, le tableau peint avec facilité ; on pourroit reprocher au peintre de n'avoir pas mis assez de mouvement dans sa figure ; on demanderoit aussi plus de ressemblance, mais le portrait a été fait de mémoire ; les détails sont d'une grande beauté ; l'effet général est un peu égal et manque d'une certaine énergie qu'on voudroit y trouver. Les portraits de MM. Bouilly et Bertin, du même peintre, sont très-bien et d'une vérité étonnante ; les étoffes font illusion. Le portrait de l'auteur du *Mariage Secret*, par Mme. Benoît, a du mérite ; il est peint avec vigueur ; les ombres me paroissent un peu rouges ; la pose est juste et naturelle ; il me semble qu'une des mains est plus grasse que l'autre, mais ce sont de légers defauts ; une étude

de vieille femme et d'un jeune enfant endormi, par la même personne, est vraie; le pinceau en est peut-être un peu sec. On apperçoit de grands progrès dans les ouvrages de Mme Benoît. Mme Chaudet n'a que du rose et du blanc sur sa palette; aussi quelques soient ses sujets, ses tableaux ressemblent toujours à des roses, et on ne peut rien voir de plus frais et de plus élégant que cette femme qui lève ses beaux yeux et ses belles mains vers le ciel, et qui, portant son enfant sur son dos, va s'échapper de prison par une fenêtre dont on a brisé les barreaux; je suis seulement étonné que sa coîffure soit aussi soignée, qu'elle choisisse la plus belle heure du jour pour se sauver, et qu'elle ne semble plus faire attention à son enfant qui va se casser la tête contre les barreaux: d'après la manière dont la femme est posée, la fenêtre n'a que l'épaisseur d'une feuille de carton. Le portrait du général Vallongue, tué devant Gaëte, est d'un beau caractère, il est de M. Bonne-Maison; celui du cardinal de Belloi est d'une vérité frappante; celui d'une jolie femme, vêtue élégamment, qui monte un escalier, a de la grâce; l'effet en est un peu monotone, et il y a de la manière dans l'ajustement des draperies.

Enfin, mon cher Henri, je ne sortirois pas des portraits, si je voulois dire un mot de la sixième partie de ceux qui sont au Salon, et c'est assez abuser de votre patience. La sculpture n'offre aussi que des portraits, pour la plupart en bustes; les plus

beaux sont ceux de l'impératrice et du vice-roi d'Italie, par M. Chinard; une tête colossale de l'Empereur, par M. Houdon; Collin-d'Harleville, du même sculpteur; le buste de Rollin, par M. Chardin; celui de Claude Lorrain, par M. Masson, etc.; mais, adieu; je vous quitte pour votre aimable sœur, qui recevra de moi incessamment une seconde lettre sur les paysages et les tableaux de genre.

F. C.

---

p. 1-120 ... 175

ARCHIVES LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE,
OU
MÉLANGES DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE,

PAR

MM. SUARD, MORELLET, SAINTE-CROIX, PASTORET, QUATREMÈRE-DE-QUINCY, DEGÉRANDO, MALOUET, BOURGOING, BERNARDI, SAVOYE-ROLLIN, LASTEYRIE, VILLERS, VANDERBOURG, VASSALLI, PAROLETTI, CORREA-DE-SERRA, STAPFER, SCHWEIGHAEUSER, PFEFFEL, FISCHER, BUTENSCHOEN, etc.

SUIVIS

D'UNE GAZETTE LITTÉRAIRE UNIVERSELLE.

N°. XXXV.

Il paroît à la fin de chaque mois, à compter du mois de janvier 1804, un cahier de cet ouvrage périodique.

Le prix de l'Abonnement est de 30 francs par an, de 16 francs par semestre, et 9 francs pour trois mois.

On s'abonne actuellement chez les Editeurs de cet ouvrage : XHROUET, imprimeur du *Publiciste*, rue des Moineaux, n°. 16; COTTA, à Tubingue; ainsi que chez les principaux libraires de l'Europe.

Tous les envois et paquets doivent être adressés franc de port.

---

30 Novembre 1806.

SECONDE LETTRE

SUR LE SALON DE 1806.

A MADAME ***.

C'est à vous, Madame, que je rendrai compte des tableaux de genre et des paysages du salon. Je sais que vous les aimez de préférence à tous les autres, et je ne combattrai pas vos goûts, ils ne peuvent être que fort aimables, et celui-ci même peut être défendu par de fort bonnes raisons. A moins d'avoir fait une étudeparticulière de la peinture historique, ou de rencontrer de ces tableaux qui frappent tout le monde par leur beauté, il est naturel de trouver plus de plaisir à voir des scènes que l'on est plus à portée de juger par comparaison, et qui séduisent par la manière dont elles sont rendues, que de grands tableaux souvent loin de la nature, et qu'il faut plutôt deviner qu'expliquer. Vous voyez que je suis de bonne composition, et que je n'aime pas un des genres de la peinture exclusivement à tous les autres; mais une chose que je désirerois, et qui, je crois, seroit aussi de votre avis, ce seroit que la peinture

ne se bornât jamais au plaisir des yeux et qu'elle fît toujours quelque chose pour l'esprit. Je voudrois qu'un tableau, dans quelque genre que ce fût, donnât à penser, et qu'en le quittant on eût dans la tête autre chose que des figures, des draperies et des couleurs. C'est là le vrai moyen d'élever tous les genres, de les ennoblir, et cela me paroît possible, quel que soit celui vers lequel on se sent porté. Tout le monde n'est pas né pour remplir dignement un vaste cadre des hauts faits de l'histoire, et l'on peut encore développer beaucoup de talent et exciter peut-être plus d'intérêt dans des compositions moins savantes et qui se rapprochent plus de nous. Ce seroit d'après ces idées que je ferois plusieurs classes de peintres de genre et de paysages, en commençant par ceux qui se bornent à copier fidèlement la nature, et ne cherchent à briller que par la vérité des détails, sans s'occuper de penser; d'autres d'un rang plus élevé, nous transportent dans l'intérieur des familles, nous font prendre part à leurs plaisirs et à leurs peines, et font travailler l'esprit; d'autres enfin tiendroient le premier rang et se rattacheroient au genre de l'histoire par la noblesse de leurs compositions. Cette dernière classe est la moins nombreuse, elle attire cependant la foule, et mériteroit plus que les autres qu'on s'y attachât.

M. Richard est celui de nos peintres qui me paroît avoir eu dans ce genre les succès les plus mérités; ses tableaux sont sagement pensés, pleins de grâce

et de sentiment; on voit qu'il à fait autre chose que de peindre, et qu'il a réfléchi; il s'est créé pour ainsi dire un genre à part, et ses compositions sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les sœurs cadettes des grandes compositions historiques. Vous avez vu aux derniers salons, Valentine de Milan, Charles VII, François I. Ces tableaux vous ont plu par leur simplicité et par la finesse de leur touche; vous auriez été aussi très-contente de ceux que M. Richard a exposés cette année. J'avouerai cependant que si j'avois un reproche à leur faire, ce seroit de ne m'avoir pas fait encore plus de plaisir que ceux des années précédentes. Ils sont tous de très-petites proportions, excepté celui où Louis XIV à la fleur de son âge, brûlant de l'amour le plus vif pour Mlle. de Lavallière, profite des ténèbres et du silence de la nuit, vient dans son appartement, et la trouve lisant une lettre de lui; il se jette à ses genoux et lui serre la main avec tout le transport d'une première passion. Mlle. de Lavallière troublée baisse les yeux et ne trouve pas de forces pour retirer sa main; on la voit combattue par le devoir et l'amour, et l'on sent que celui-ci est prêt à l'emporter. La figure du jeune monarque ne me paroît pas assez passionnée; il y a un peu d'affectation dans sa pose et de la roideur dans le dessin. Le ton général du tableau est violet, et la lumière n'est pas assez dégradée. Il n'y a qu'une voix pour préférer Mlle. de Lavallière Carmelite; elle est assise près d'une fenêtre sur laquelle est un lys qu'elle vient

d'arroser; des idées douces et consolantes semblent l'occuper; il règne dans tous ses traits une expression angélique et une espèce d'extase; elle n'a pas encore repris sa lecture, et ses yeux ne peuvent quitter ce lys qui nourrit en elle tant de souvenirs. Elle s'est jetée dans les bras de Dieu, mais son cœur parle encore; et comment pouvoir en chasser l'image de son amant, et de quel amant! Tout est parfaitement d'accord dans ce charmant tableau; il inspire, en le voyant, une douce mélancolie; on s'intéresse à cette victime de l'amour, on l'admire; elle a quitté tous les plaisirs que lui offroit le monde pour une cellule d'une austère simplicité; un mauvais lit remplace les somptueux duvets de la cour, une chaise de paille, un prie-Dieu, une croix de bois noir, un petit bénitier de verre, une gravure de Madeleine pénitente, sont tous les meubles et tous les ornemens de cet asile; quelques livres de piété, un arrosoir et un lys remplacent tous les plaisirs auxquels elle s'est arrachée. Vous m'avouerez, Madame, que voilà bien des sujets de réflexions; mais ne trouvez-vous pas l'idée du lys trop jolie? je ne sais si Mlle. de Lavallière se seroit permis de s'y livrer, et si même elle lui seroit venue. Cet intéressant tableau est parfaitement traité; la lumière y est sagement distribuée, et d'un effet très-agreable; peut-être les contours sont-ils un peu vagues, et je trouve qu'en général M. Richard donne à tous ses objets une espèce de poli qui les

fait ressembler un peu à l'ivoire coloré; il ne leur conserve pas assez le caractère de la matière qui leur est propre. Ce sont au reste de légers défauts qu'il est facile de faire disparoître.

Dans un autre tableau du même peintre, on voit un jeune chevalier faisant sa prière dans une chapelle, au pied d'un tombeau; son écuyer tient son casque et l'attend à la porte. Ces deux personnages ont bien la pose qui leur convient, et l'effet du tout est très-agréable; les figures me paroissent un peu courtes. M. Richard a voulu aussi célébrer les templiers et leur élever un monument : Jacques Molay, la tête nue, debout, chargé de chaînes, est sur le point de marcher à la mort; il est calme, et sa main sur son cœur, il paroît protester de son innocence et de celle de ses frères d'armes; son visage et toute sa contenance marquent une noble assurance; son confesseur qui, du reste, me paroît un peu jeune, lui montre le ciel; mais l'on ne voit pas assez s'il le menace de son courroux, ou s'il lui fait espérer la récompense de sa fermeté. Un soldat couvert de pied en cap d'une cotte de mailles, se tient à la porte, et parle à des personnes hors de la salle et qu'on ne voit pas. La composition de ce tableau est d'une belle simplicité, et porte en même temps un grand caractère de noblesse : la tête du grand-maître est belle. On aimeroit peut-être à lui trouver plus de cet air militaire qu'on suppose aux anciens chevaliers. Le jour du tableau vient de côté par les grandes fenêtres de la salle

comme dans le *vert-vert* du même peintre; le fond de la salle peu éclairé, et la lumière d'un effet très-vrai; mais je crains que M. Richard ne s'accoutume trop à ces effets qu'il rend très-bien, et que ses tableaux ne se ressemblent trop de ce côté-là.

Tous les ouvrages dont je viens de vous parler, sont fort jolis; l'on s'y arrête avec plaisir, et l'on y revient toujours volontiers; mais aucun ne fait une impression aussi profonde que le tableau de Henri IV. Le peintre ne nous montre pas ce héros revenant victorieux d'Arques ou d'Ivry, et terrassant la ligue, ou faisant des sermens d'amour aux pieds de Gabrielle d'Estrées; il nous l'offre dans le souterrain de Saint-Denis, arraché au repos de la tombe par un peuple furieux qu'il chérissoit tant. Fatigué des outrages qu'elle a faits aux précieux restes du meilleur des rois, cette troupe s'est retirée; on apperçoit de tous côtés des traces de sa présence dans cet asile qu'elle a profané. Des murs ont été démolis; on voit à terre les instrumens qui ont servi à violer la retraite des morts; une lanterne et une torche ont conduit les pas des factieux dans ces voûtes ténébreuses; elles sont éteintes et servent à rappeler les idées de la mort. Henri IV, le bon Henri, dont on a brisé le cercueil, est droit contre la muraille: on reconnoît encore ses traits; la mort et le temps les ont respectés; on y découvre encore cette bonté qui promettoit des jours heureux à la France; l'on distingue sur sa poitrine le coup qui lui arracha

la vie; son corps est entouré de bandelettes dont on a déchiré une partie, et les planches du cercueil ne tiennent plus que foiblement. Vous vous figurerez aisément l'effet que peut produire ce tableau; cette sainte obscurité qui règne sous les voûtes souterraines, et cette lumière mystérieuse dont est éclairé le corps de Henri-le-Grand, qui paroît la communiquer aux objets qui l'environnent, inspirent une sorte de terreur religieuse. On est vivement ému en regardant ce tableau, et l'on n'exprime son plaisir que par son silence.

Si les ouvrages de M. Richard attachent par leur simplicité, ceux de M. Taunay savent plaire par l'esprit qu'il répand dans ses compositions, plus étendues que celles du peintre de Mlle. de Lavallière. Ce sont pour ainsi dire de jolies esquisses de grands tableaux d'histoire. Ici il nous représente l'Enfant prodigue quittant la maison paternelle; ni les remontrances de son père, ni les larmes de ses sœurs, ou d'une autre personne qui lui fut peut-être chère, ne peuvent le retenir; son cheval et les esclaves sont prêts, et il va partir. Les groupes sont bien disposés, les figures de très-petites dimensions ont de l'expression, et le site est bien choisi. J'aime aussi beaucoup celui où M. Taunay a placé un vieil hermite cherchant à ramener dans la voie du salut une troupe d'hommes et de femmes qui l'écoutent. Vêtu d'une étoffe grossière, les pieds nus, et la tête découverte, il est debout sur un rocher d'où il annonce

la parole de Dieu ; son extérieur a quelque chose de sauvage ; mais ses paroles coulent avec douceur et persuadent ; des soldats, des marchands, de jolies femmes même écoutent avec respect l'homme de Dieu, et le voyageur s'arrête pour profiter de ses leçons ; c'est loin de la ville, et dans un lieu agreste, que ce vénérable vieillard a fixé sa demeure, et c'est-là qu'on vient chercher du soulagement à ses peines.

Ce tableau seroit très-bien à côté de celui de la grande Chartreuse par le même peintre ; quelques-uns des religieux dirigent les travaux et la construction de cet asile de la pénitence ; un autre part pour un voyage lointain ; son supérieur lui donne la bourse nécessaire à sa route ; deux chartreux portent à manger aux ouvriers ; d'autres que rien ne peut distraire, sont absorbés par la méditation et s'enfoncent dans les routes obscures de la forêt. Tous les personnages sont bien occupés de ce qu'ils font ; il règne quelque chose d'austère et de silencieux dans ce tableau ; et s'il s'animoit, on n'entendroit que le bruit du mulet qui va porter le pieux Cénobite, ou le cri de la scie qui coupe en planches les pins de la montagne. Ce tableau est d'un effet très-agréable ; il a de la lumière. Je voudrois que les montagnes du fond fussent moins heurtées, et que les sapins et les autres arbres qui les couvrent, fussent moins faits de pratique ; la couleur en est meilleure que celle des autres tableaux de M. Taunay qui, en général, fait trop gris et

emploie trop de blanc; mais on ne peut pas réussir également dans toutes les parties d'un art aussi difficile que celui de la peinture.

Il y a une grande varieté de costumes et de groupes dans le tableau où le même peintre nous montre Vafrin, écuyer de Tancrède, au milieu de l'armée des Sarrasins, et au moment où il est reconnu par Herminie. La composition est grande et belle: les énormes éléphans surmontés de tours lui donnent un caractère singulier; ils me paroissent un peu grands, et quelques chevaux sont peut-être trop lourds. Au reste, cette composition appartient plus au peintre d'histoire qu'à celui de genre, et c'est un grand tableau en miniature.

M. Taunay réussit très-bien, comme vous le savez, dans les scènes grotesques. Auprès de ses tableaux d'un style grave, l'on voit un retour de noces qui est fort gai; le nouveau marié avec son gros bouquet, la jolie mariée du village, au jupon court et à la jambe fine, entourés de tous leurs parens, jusqu'au sept et huitième degre, reviennent en dansant au son d'une musique qui est bien d'accord avec leur bruyante joie; tout rit, tout saute jusqu'aux ustensiles du ménage, et jusqu'à une espèce de grande armoire que l'on porte en triomphe, et qui menace à chaque instant de tomber. On ne voit pas bien comment elle est soutenue, et elle a l'air d'écraser toute cette pauvre noce. Il faut espérer cependant qu'elle arrivera à bon port.

M. Drolling est encore du petit nombre de nos peintres de genre qui font penser les spectateurs; ses sujets sont bien choisis, d'une grande simplicité et respirent une certaine bonhomie; le dessin en est vrai et l'exécution facile, son coloris est sage et a de l'harmonie; on pourroit lui reprocher d'être quelquefois un peu lourd et égal. Le tableau qu'il nomme le Messager ou l'heureuse Nouvelle, est d'une composition très-agréable: un père âgé et que la maladie retient au lit, reçoit des nouvelles de son fils; il lit sa lettre à toute la famille assemblée; la mère, la sœur du jeune homme, les femmes qui ont eu soin de son enfance écoutent avec une tendre attention; elles expriment, d'une manière calme, le plaisir qu'elles éprouvent; le Messager; assis près du lit, prend part à la joie commune; sa figure et sa pose sont excellentes; tous les détails et les accessoires sont bien rendus et avec verité. On se joint à la famille et l'on écoute l'heureuse nouvelle.

Un autre tableau de M. Drolling représente encore une lecture, mais celle-ci se fait à voix basse: une villageoise, entre quarante et cinquante ans, de la meilleure figure du monde, est assise à la porte de son humble demeure, sur laquelle est écrit *maison à vendre*. Elle lit attentivement une grosse Bible in-folio qu'elle tient sur ses genoux; il règne sur sa figure un air de satisfaction, et l'on croiroit qu'ayant éprouvé quelques malheurs, elle cherche des consolations et les trouve dans les

livres saints. Son fils, encore enfant, est assis sur le seuil de la porte et lui tourne le dos; il a son fouet à la main, et ne songe guère ni à la maison à vendre, ni au gros livre de sa mère. Cette jolie composition est très-bien éclairée et d'un effet très-agréable; la couleur en est peut-être un peu crue dans quelques endroits, mais ces légers défauts sont bien rachetés par le reste.

Après ces peintres, nous citerons M. Laurent qui a de jolies idées et les exécute bien Son *Messager d'Amour* est un joli tableau : une femme vient d'attacher sous l'aile d'un pigeon le billet qu'il doit porter à l'objet de sa tendresse; l'oiseau de Vénus est prêt à partir, et la jeune amante, par un signe de la main, hâte son départ. Ce tableau a du mérite et est d'une jolie exécution, ainsi que le joueur de hautbois, du même peintre; le fini en est très-précieux, la couleur fine, mais on pourroit lui reprocher de la manière dans le dessin et trop de rose dans la couleur.

M. Sicardi a mis peu de chose au salon, mais on y reconnoît son talent pour les scènes comiques. Dans un de ses tableaux on voit le fils d'un Pierrot qui profite du sommeil de son père pour lui prendre, avec toute la délicatesse dont il est capable, quelques friandises qu'il a dans sa poche; son entreprise est sur le point de réussir, et sa mère est ravie de l'adresse de son fils. Les figures sont très-gaies et d'une expression agréable; peut-être le travail en est-il un peu trop pointillé dans

le genre d'un dessin. Il y en a un très-joli, du même peintre : des enfans ont été mis en pénitence pour des fautes très-ordinaires à leur âge, la gourmandise et la paresse; des oreilles d'âne en papier et des écriteaux attestent les délits des coupables, qui n'en sont guère repentans et montent sur le dos les uns des autres pour dérober des pots de confitures; et à la manière dont ils y vont, on voit qu'ils ne s'arrêteront pas de sitôt dans cette douce vengeance.

Je ne sais comment vous trouveriez deux tableaux de Mlle. Gérard, dont l'un est une Rosière qui reçoit sa couronne de roses, et à qui la dame du lieu donne un baiser sur le front; l'autre est un intérieur de famille : deux jeunes femmes jouent avec un enfant; elles le regardent avec un tendre intérêt, et l'on voit que l'une est sa mère et l'autre sa tante; les airs, les têtes et les expressions sont agréables, mais le coloris est plus brillant qu'harmonieux, et le dessin a un peu de manière. Quant au tableau de la Rosière, il y a certainement de jolis détails; mais il est si flou et les contours en sont si vagues, que les figures se confondent et semblent vues au travers d'une vapeur couleur de rose. On voit une grande quantité de beaux yeux bleus tous également bien fendus, ce qui est assurément fort beau et bien fait pour plaire, mais au moins faut-il y mettre un peu de variété. Toutes les figures se ressemblent dans ce tableau, et je

trouve que Mlle. Gérard cherche trop, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'idéal de la fraîcheur; c'est toujours le lys qui se marie à la rose.

Connoissant votre goût bien décidé pour les Berghem, les Paul Potter et les Wouvermans, j'aurois dû vous parler plutôt de ceux de nos peintres qui marchent sur leurs traces; plusieurs d'entre eux le font avec assez de succès; ils n'ont cependant pas encore atteint leurs modèles.

M. de Marne a un grand talent pour représenter les animaux; ses marchés de bœufs et de moutons sont très-vrais; la couleur en est fine quoique souvent un peu briquetée : les différens personnages de ses scènes animées sont bien rendus et justes de pose et d'expression; on distingue parfaitement les différens états, malheureusement il ne se varie pas assez. Un de ses tableaux donne l'idée de tous les autres; les figures sont sur le même modèle, et on trouve presque toujours les mêmes épisodes, des animaux qui se ressemblent et paroissent dans une foire, comme s'ils n'avoient pas pu être vendus à la précédente. Au reste, cela n'empêche pas que les ouvrages de M. Demarne, pris isolément, ne soient de très-jolis tableaux. Je désirerois qu'il soignât plus son paysage; ses arbres sont souvent faits d'une manière très-maigre, d'un ton gris surtout dans les fonds, et quelquefois plus de pratique que d'après nature. Il me semble que les peintres d'animaux négligent un peu cette partie,

et c'est peut-être par une espèce de coquetterie et pour faire valoir les animaux. M. Kobel, par exemple, fait très-bien les vaches et les moutons, et, pour mieux imiter Paul Potter, il travaille le paysage à sa manière, et l'on sait que ce n'étoit pas le côté brillant de ce peintre; une partie ne devroit pas faire tort à l'autre, et elles doivent se prêter un mutuel appui pour concourir à la parfaite imitation de la nature, ce qui est l'objet du peintre, surtout de celui de genre. Il est vrai que les paysagistes, de leur côté, négligent les animaux, qu'ils ne regardent que comme des accessoires, et que, pour la plupart, ils les estropient autant que possible.

Les tableaux de M. Sweback sont toujours fort jolis, pleins d'esprit et d'une grande richesse de détails; ses chevaux sont peut-être un peu secs et levretés; ils ont les membres longs, et la race n'en est pas assez distincte, mais ils ont de la vie. Il seroit à désirer que M. Sweback donnât plus de ressort et de vigueur à son coloris, qui est souvent gris, lourd et trop monotone. Malgré ces défauts, les ouvrages de ce peintre plairont toujours par l'esprit et la finesse de leur touche.

Ceux de M. Roehn ont aussi du mérite; ses figures sont un peu rondes et ne sont pas assez variées, et il règne dans ses ouvrages un gris un peu sale qui nuit à leur effet et en refroidit la couleur.

Mlle. Legrand réussit bien à représenter des intérieurs de menage et toutes sortes d'ustensiles ; elle les rend avec légèreté et vérité.

Vous voilà, Madame, au fait de presque tous les tableaux de genre du Salon, ou peu s'en faut ; il ne me reste qu'à vous parler des paysages. Il est fâcheux qu'un genre de peinture aussi agréable prête si peu à la description lorsqu'on veut en rendre compte. Une grande partie du mérite d'un paysage consiste dans l'execution, et elle varie si fort, non-seulement dans plusieurs ouvrages, mais même dans un tableau, que ce que l'on en peut dire ne donne guère l'idée de l'effet d'un bon paysage. Il y en a fort peu qui parlent à l'âme et fassent impression, à moins de savoir, comme le Poussin, le traiter d'une manière sublime, et y rattacher des idées grandes ou profondes. Si je vois Diogène jeter sa coupe en rencontrant un pâtre qui boit dans le creux de sa main, aussitôt tout ce site m'intéresse ; j'y vois les lieux où ce philosophe venoit rêver et s'éloigner du commerce des hommes ; ces palais somptueux qui s'élèvent sur les collines, les bords charmans du lac du fond du tableau contrastent avec la sauvage âpreté du philosophe et des lieux hérissés de broussailles qu'il recherche, et je pense à son tonneau. Ce Polyphène assis sur une montagne, et qui paroît énorme, malgré l'éloignement, m'étonne ; je le vois s'appuyant sur un pin enjamber les monts et les vallons, et j'ai un certain plaisir à penser que l'adroit Ulysse sut

vaincre ce cyclope redoutable. Que d'idées ne réveille pas ce modeste enterrement de Phocion que personne n'accompagne, auquel on ne fait nulle attention, et qui n'est porté que par deux hommes du peuple sur un brancard, au milieu d'un pays où il brilla par sa vertu et sa bienfaisance ! Lorsque le paysage est traité de cette manière, il devient un genre élevé, et qui peut se placer à côté de l'histoire. Malheureusement il est peu de personnes dont le génie puisse atteindre à celui du Poussin ; aussi voyons-nous plus de *vues* ou de *paysages-portraits*, que de ceux où, en suivant toujours la nature pour modèle dans les détails et les effets, on sache en tirer des conceptions nobles et poétiques où brille l'imagination. Quant à l'exécution, je trouve que nos paysagistes pèchent par le coloris. Leurs paysages sont en général ou trop gris ou d'un vert trop cru ; ils disent pourtant tous qu'ils travaillent d'après nature ; je ne sais alors comment ils la voient, et Claude Lorrain, Ruisdael, Jean Both avoient de tout autres yeux. Je trouve aussi que leur touche est ou trop molle, ou sèche, ou trop régulière et de pratique. La nature, dans sa régularité, a une espèce de désordre ou d'agréable variété que l'art doit chercher à imiter, et je vois que l'on a beau dessiner et peindre d'après nature, on suit toujours une certaine manière de routine en la rendant. Au reste, en vous parlant de nos paysagistes, je ne compte pas vous faire la description de chacun de leurs ouvrages,

et je m'occuperai davantage de leur manière et du genre de leur talent.

Celui de M. Valenciennes, que l'on peut regarder comme le chef de l'école du paysage, est élevé et plein de noblesse; ses compositions sont savantes et ont de la grâce. Toutes ces qualités se trouvent dans l'*intérieur de forêt*, dans un *coucher de soleil*, dans une *fontaine* d'*eau minérale* où boivent plusieurs personnes, et dans plusienrs autres paysages. Ces sujets sont bien pensés, et s'ils laissent quelque chose à désirer, ce n'est que du côté de la couleur qui est quelquefois grise et froide; l'on pourroit aussi demander plus de fermeté dans l'exécution. Il est vrai qu'alors il ne manqueroit rien à ces paysages, et c'est plus qu'on ne peut en exiger.

Il y a de la lumière dans ceux de M. Hue, et l'on voit qu'il a bien lu le Poussin; sa composition s'en ressent, mais il paroît qu'il travaille très-vite et ne soigne pas assez son exécution : ses arbres pourroient être mieux étudiés et sa couleur moins sale et moins épaisse; il faut être à une certaine distance, pour que ces tableaux fassent de l'effet.

M. Bertin est un de nos peintres de paysages que j'aime le mieux; il compose avec grâce et noblesse, éclaire bien ses paysages; comme il n'aime que la nature calme, il se plaît à représenter de ces sites où règne une ombre mystérieuse, et où l'on voudroit s'enfoncer; ses eaux sont bien distribuées et transparentes; il sait tirer un grand parti des plans

coupés; en général les formes de ses arbres sont belles et ses devants ont de la richesse, mais peut-être y a-t-il un peu trop de pratique, et ne fait-il pas assez d'après nature; sa touche régulière fait appercevoir le travail et la main du peintre; sa composition est un peu trop en coulisse, et les masses éclairées trop isolément; sa couleur n'a pas assez de vigueur et est trop égale, mais on peut espérer qu'il gagnera de ce côté-là; et il a fait dans cette partie de son art de grands progrès dans son voyage d'Italie. Le grand tableau qu'il a composé d'après ses études et ses souvenirs, réunit les qualités et les défauts dont je viens de vous parler; et les qualités l'emportent de beaucoup. L'architecture est d'un beau caractère et se groupe agréablement avec les rochers et les arbres qui les couronnent. M. Bertin a animé sa composition par un sujet, et l'on voit Cicéron porté en triomphe par ses amis et le peuple qui se réjouissent de le voir de retour de son exil.

Il est fâcheux que M. Joseph Bidauld ne nous ait donné qu'un seul petit tableau cette année; ce joli paysage est fait pour exciter le désir d'en voir plusieurs qui lui ressemblent; la couleur en est fine et la touche très-agréable. Peut-être M. Bidauld rend-il la nature un peu trop en détail, ce qui amaigrit quelquefois ses premiers plans et met trop de détails dans ceux qui sont plus éloignés. C'est aussi ce que je reprocherois à M. Grobon qui d'ailleurs montre un grand talent : ses

vues de Lyon sont très-belles, les eaux sont d'une transparence à faire illusion, et il y a de l'air; l'architecture est bien rendue et soignée. Il me paroît que c'est la partie que ce peintre affectionne et où il réussit le mieux; son paysage est en général d'un vert trop cru; les arbres d'une touche trop égale et quelquefois mesquine; ses ruines trop polies ont l'air un peu jeune et ses ombres d'un beau ton sont cependant quelquefois noires. Ces paysages, au reste, peuvent être mis au nombre de ceux qu'on revoit avec le plus de plaisir.

Parmi les tableaux de M. Crépin qui s'est voué aux marines et peint les combats en homme qui en a été témoin, il y en a un qui produit beaucoup d'effet et laisse dans l'âme une certaine impression de tristesse; c'est un hommage à l'amitié, au courage et au malheur. M. Descures, chargé par M. de la Peyrouse d'aller avec trois canots placer des sondes pour faire le relèvement d'une baie de la Californie, est emporté par des courans et va périr sur des rochers à fleur d'eau; Mrs. de la Borde, à bord du second canot, voient le danger de M. Descures et font force de rames pour lui porter du secours; il les refuse et les supplie de ne pas s'approcher de peur d'être entraînés comme lui par les brisans; mais ces jeunes gens généreux, sourds pour cette fois à la voix de leur commandant, n'écoutent que celle de l'honneur et de l'amitié; ils en furent les victimes; et brisés contre

les rochers, ils périrent avec M. Descures, qu'ils avoient voulu sauver. Cette scène terrible est bien rendue : on voit sur les figures des officiers et des matelots, les différens sentimens de terreur que l'on doit éprouver dans une aussi cruelle position. M. Descures ne songe pas à son danger; déjà l'eau emplit une partie de son canot; il ne pense qu'à éloigner ses amis; ceux-ci ne sont occupés que de le sauver; la plupart des matelots de Mrs. de la Borde montrent beaucoup de sang-froid; ceux du canot qui submerge, font de vains efforts pour lutter contre la mort. Le fond du tableau offre un pays sauvage, hérissé de montagnes couvertes de neige, et le ton gris de la nature ajoute encore à la la tristesse de cette scène. On pourroit reprocher aux figures quelques fautes de dessin ; des bras, des jambes trop longs; des muscles trop prononcés sous des habits de drap; mais ces défauts sont en petit nombre et peu marquans.

M. Duperreux, un de nos paysagistes qui étudie le plus la nature et qui met alternativement tous les ans à contribution les Alpes et les Pyrénées, nous fait voir cette année ou les bords charmans du lac de Côme, ou les îles du lac Majeur, et de là il nous transporte dans les vallons de Pau, et il nous montre le château où naquit notre bon roi Henri. Il revient victorieux de la bataille de Coutras et montre les drapeaux, trophées de sa victoire, à Catherine d'Albret sa sœur, et à Corisandre, veuve du comte de Grammont,

qui étoient venues à sa rencontre. L'idée appartient à M. Duperreux; les figures sont de M. de Marne; en géneral elles sont lourdes et ont de la roideur; il y a surtout un cheval d'une longueur singulière, et j'aime beaucoup mieux le paysage; le site est bien choisi et d'une grande variété; la perspective aérienne est bien observée, et les lointains sont très-vaporeux. On pourroit désirer un peu plus de fermeté et moins de régularité dans la touche, et que quelques parties fussent moins grises. M. Duperreux tombe quelquefois dans cette couleur, surtout dans ses fonds, ce qui nuit à son coloris et lui ôte de la légèreté. Il faut que ce défaut soit bien difficile à éviter, car il y a bien peu de nos peintres de paysages qui en soient exempts; mais l'assiduité de M. Duperreux et l'amour qu'il a pour son art lui feront surmonter les obstacles et le feront compter parmi nos meilleurs paysagistes, ce qui est plus que ne pouvoit espérer un amateur qui n'a travaillé long-temps que pour son plaisir.

Les amateurs se sont, au reste, distingués cette année. M. de Turpin, élève d'un père qui protégeoit les arts et les cultivoit avec succès, a mis au salon des paysages qui annoncent beaucoup de talent, et M. de Turpin est encore très-jeune. Guidé par un homme à qui ses voyages et ses connoissances dans les arts ont mérité une juste réputation, il pourra faire de grands progrès. Ses ruines du parthenon d'Athènes sont d'une belle couleur; les détails d'architecture sont bien traités. Il y a

aussi de lui un clair de lune qui a du mérite; sur les rochers du devant, battus par les vagues de la mer, on voit René, dont vous avez lu les malheurs du Génie dans le Christianisme, livré à de tristes réflexions: il va partir et s'expatrier; il contemple encore une fois les murs du couvent qui renferme celle qu'il aime, et à laquelle il ne lui est pas permis d'unir son sort: que de sujets d'être malheureux! Ce paysage est bien; les nuages me paroissent un peu reguliers et la couleur trop noire sur les devants du tableau. Je trouve qu'en général les clairs de lune en peinture ne rendent pas ce ton argentin et léger que répand sur la nature ce flambeau de la nuit, et l'on fait cette lumière vague et d'un blanc mat ou d'un gris sans légèreté. Les autres paysages de M. de Turpin sont agréables, mais les verts en sont trop brillans, et les devants pourroient être traités plus largement.

M. de Forbin s'est aussi montré avec avantage parmi nos amateurs, et bien des artistes ne refuseroient pas son talent. J'aurois mieux aimé qu'il l'eût exercé sur des sujets plus propres à le faire paroître que dans celui qu'il a tiré de ce sombre Ossian. Je ne sais si vous aimez cet antique chantre de la Calédonie. Il me semble à moi qu'il faut être blasé sur les beautés d'Homère et de Virgile et sur les charmes de leurs fictions mythologiques, pour chercher quelque plaisir dans ces plaintes monotones des Bardes et dans

leurs chasses à travers les nuages. C'est ressembler à ces gens riches qui, fatigués de la somptuosité de leurs repas, vont, par raffinement, manger un pain grossier dans la cabane du pauvre. Quoi qu'il en soit, beaucoup de personnes aiment Ossian, et chacun est bien libre de placer ses affections comme il lui convient.

Ossian donc, après avoir erré de montagne en montagne, s'arrête sur le sommet du Cromba; il voit avec douleur les ruines du château de ses pères, et s'abandonne à la rêverie la plus profonde. Absorbé dans ses méditations, il croit voir passer dans les nuages les ombres de Fingal son père et des héros calédoniens; de jeunes filles portent les animaux qu'elles ont tués à la chasse. Cette composition est poétique; il est fâcheux que ce soit dans un genre aussi rembruni; le paysage s'en ressent; il est tout du même ton, et les couleurs du ciel ont servi aux rochers, à la terre et aux eaux, ce qui donne à ce tableau, malgré son mérite, l'aspect d'un camaïeu; la touche généralement bonne et facile manque de fermeté dans les rochers des premiers plans; les montagnes du fond ne sont pas traitées assez largement et sont un peu plates, et je ne sais s'il n'y auroit pas quelque chose à redire à la perspective; il me semble qu'Ossian étant placé ainsi que le spectateur sur une montagne élevée, on devroit découvrir plus de pays, et que l'horizon devroit être placé plus haut.

Un autre tableau du même amateur représente une *procession de Pénitens Noirs*, traversant des voûtes sombres du Colisée; une jeune fille, couronnée de fleurs, mais nus pieds, et portant la croix, les précède; personne ne les suit, on les évite même, leur rencontre étant de mauvaise augure; ce tableau est d'un bon ton et bien éclairé; il feroit cependant plus d'effet, si les devants étoient plus sombres; on ne voit pas assez d'où peuvent venir les reflets qui diminuent l'obscurité. Ces deux ouvrages sont beaucoup mieux qu'on ne pouvoit s'y attendre, en songeant qu'ils sont d'un amateur qui ne regarde la peinture que comme un de ses amusemens.

Vous connoissez le talent de M. Granet pour les ruines, les souterrains et les effets de lumière; il soutient bien la réputation qu'il s'est faite dans ce genre. Nous avons de lui cette année un intérieur du Colisée, un autre d'une église souterraine de Rome, une prison de la même ville, et l'intérieur de la maison de Michel Ange; tous ces morceaux sont bien touchés, d'une couleur vigoureuse et d'un bel effet de clair obscur. Il paroît que M. Granet voit la nature à peu près de la même manière que Rembrandt, et qu'il tâche de la rendre avec la même énergie; il rassemble sa lumière pour faire valoir ses ombres et produire des effets piquans, ce qui du reste lui réussit très-bien; quelquefois cependant l'art paroît un peu, et l'on voit trop les moyens employés

pour parvenir au but ; mais c'est toujours un grand mérite d'y arriver.

Les tableaux de neige de M. César Vanloo sont très-vrais ; ils montrent la nature dans toute sa tristesse ; les arbres dépouillés qui semblent être les squelettes de ceux du printemps ; les eaux suspendues en longs glaçons, ces campagnes couvertes de neige sont parfaitement rendues, et l'on ne peut guère penser, sans greloter, aux études que le peintre aura dû faire pour porter son talent à cette perfection. Son clair de lune est très-beau, d'une grande légèreté de couleur, et il y a de ce brillant que produit la lumière vacillante de la lune sur la neige. Il me semble cependant que les ombres et les reflets sont trop clairs et trop transparens ; il est vrai qu'on peut supposer le site en Italie, où la lune brille d'un éclat beaucoup plus vif : quelquefois la neige de M. Vanloo est d'un blanc mat ; mais je crois que cela tient encore plus à la couleur qu'au talent du peintre, et qu'il n'est peut-être pas possible de rendre cette lumière scintillante de la neige.

Dans un *Coucher du Soleil*, le même peintre a montré qu'il avoit aussi des couleurs chaudes sur sa palette, et il y a des parties d'un beau ton de couleur.

Les tableaux de M. le Comte annoncent aussi qu'il sent cette partie si difficile de son art, et sur laquelle on ne peut pas donner de preceptes. Une vue du lac de Garde, au coucher du soleil, est

d'un coloris chaud, et en général bien touchée; on pourroit reprocher aux montagnes et aux nuages d'être éclairés trop par petites masses et par bandes, ce qui nuit un peu à l'ensemble. La couleur et la touche d'un autre paysage de M. le Comte sont plus maniérées, les formes de ses arbres sont écrasées; je voudrois aussi l'engager à soigner davantage le dessin des figures et surtout des chevaux, et je crois que M. le Comte est un de nos jeunes paysagistes qui promet le plus.

M. Fabre, peintre d'histoire de mérite, établi à Florence, a paru au Salon comme peintre de paysage. Lorsqu'on habite l'Italie, il est difficile de ne pas se laisser aller au plaisir de peindre une nature aussi belle, et dont la couleur vigoureuse se prête tant à la peinture: cette terre classique où chaque site retrace un événement et chaque monument réveille un souvenir, inspire le peintre d'histoire et de paysage d'une manière toute différente des autres pays, et l'on reconnoît les tableaux que nos peintres y font dans leurs voyages, à la beauté des lignes et au ton chaud de la couleur. Celle de M. Fabre est belle, sa touche large et ses arbres grands de forme conviennent au paysage du grand genre. Celui cependant où deux bergers enchaînent avec des fleurs Silène endormi, a plutôt l'air d'avoir été fait de réminiscence que d'après nature: il semble trahir le dessin formel d'imiter ou Nicolas ou Gaspard Poussin; le ton même du tableau le feroit prendre pour un ouvrage

d'un ancien maître ; les formes sont un peu régulières, et l'on aimeroit un peu plus de désordre dans les premiers plans où les plantes et ces larges feuilles sont trop bien arrangées et trop peignées. Les figures sont agréables, mais un peu maniérées, et les fonds trop bleus ne sont pas aussi fermes de touche que les autres parties du tableau.

Il n'y a rien de plus joli et de mieux peint que la Magdeleine pénitente, du même peintre ; on voit qu'elle n'en est encore qu'aux premiers jours de sa pénitence ; ses traits ne sont pas altérés, et ses beaux yeux n'ont versé que peu de larmes ; elle s'est dépouillée de ses riches habits, et, revêtue d'un cilice, elle est couchée par terre, et lève vers le ciel ses yeux humides de pleurs ; le vêtement de la pénitence ne la couvre qu'en partie, et laisse voir les contours les plus agréables ; la tête et les pieds de la sainte sont charmans de forme et parfaitement peints ; le paysage est bien traité ; ce tableau est de petite dimension ; mais on y reconnoît le peintre d'histoire, et l'on ne peut guère le mettre au nombre des tableaux de genre. On dit, au reste, que M. Fabre prépare un grand ouvrage, et on l'attend avec impatience.

M. Bacler d'Albe a exposé un grand paysage, dont quelques parties ont du mérite, entre autres un grand chataignier, qui est une fort belle étude, mais dont les feuilles sont trop faites une à une ; le fond du paysage n'est pas très-vrai de couleur, et les eaux pourroient avoir plus de trans-

parence. Le sujet que M. Bacler d'Albe a mis dans son paysage est bien composé ; Pâris blessé se fait porter vers Œnone, qui ne veut pas lui pardonner son infidélité, et lui refuse ses soins ; ce trait ne lui fait pas honneur, et si quelque temps après elle n'étoit pas morte de chagrin, on ne lui pardonneroit pas. Les figures sont peintes un peu sèchement, et Pâris avec son pantalon bleu de ciel ressemble assez à un Hongrois blessé. Parmi les autres paysages qui méritent d'être vus, on en remarque un de M. de Fontaine, amateur distingué ; un de M. Watelet, d'un beau ton de couleur, mais dont les formes ne sont pas aussi bien choisies ; une belle éruption du Vésuve, par M. Fidanza, qui jouit d'une grande réputation dans ce genre de paysage. Il y a de bonnes choses dans un grand paysage de M. Vallin, représentant une chasse de Diane ; mais il est trop gris, les figures ont de la roideur, et il devroit étudier les chiens. Quelques études de M. Thiénon ne sont pas sans mérite ; il est fâcheux qu'elles soient trop petites, et que, faites à la hâte, elles ne puissent pas mettre en état de juger du talent de l'auteur. Il y a une assez belle gouache de M. Maudevart : elle a de la vigueur ; il abuse de sa facilité et fait trop de pratique. Les paysages de M. Castellan, quoique trop verts et d'une touche quelquefois peu sûre, annoncent des progrès. Il y a d'autres paysages dont je ne vous parlerai pas ; entre autres un très-grand tableau, où l'on voit

de beaux verts clairs, de beaux bleus bien clairs, et des bruns clairs, et des jaunes clairs; enfin, toutes les couleurs les plus gaies possible, les arbres y sont peints à coups d'épingle; les animaux sont de carton peint; enfin, je ne conçois pas comment on reçoit au Salon de pareils ouvrages, que l'on ne regarderoit pas s'ils étoient exposés chez les moindres marchands de tableaux.

Vous voilà sortie, Madame, des paysages et des campagnes; et pour vous dire encore quelque chose qui y ait rapport, je devrois vous parler des tableaux de fleurs de MM. Vanspaudonek et Vandael: ils sont toujours superbes, et on ne peut pas mieux imiter la nature. Les oiseaux de M. Barrabant sont étonnans par leur vérité et la vivacité de leurs couleurs, et je crois qu'il a atteint la perfection de ce genre. Les animaux de M. Wailly sont aussi fort beaux, et feront une collection précieuse pour les ouvrages d'histoire naturelle. Il y a encore beaucoup de peintres dans ce genre et dans celui des fleurs et des oiseaux; plusieurs femmes y réussissent très-bien, et je vous en parlerai lorsque vous reviendrez à Paris.

Vous seriez étonnée, Madame, de la grandeur des miniatures que l'on a mises au Salon cette année; je ne désespère pas de voir des tableaux d'histoire en miniature. Parmi les peintres de ce genre, on distingue MM. Muneret et Saint, dont les ouvrages ont beaucoup de vigueur; Hollier, qui a fait un beau portrait de Talma; Bouvier, qui peint

avec grâce et vérité; Leguay, qui donne tant de grâce à ses figures; Laurent, dont je vous ai parlé comme peintre de genre et qui réussit aussi-bien en miniature; enfin, Augustin, qui l'emporte sur tous les autres par le fini et la beauté du travail; il s'est essayé cette année dans la peinture en émail, et a eu du succès.

Nous n'avons pas eu de dessins aussi beaux qu'on auroit pu s'y attendre : il y en a un grand de M. Isabey, où l'on voit l'Empereur donnant sa croix à M. Oberkampf, à qui l'on doit la manufacture des toiles de Joui; il y a de jolis détails et beaucoup de portraits; mais l'ensemble manque d'effet et est fade, et l'on diroit que toutes les figures blanches sont faites d'après la bosse; elles ont toutes le même teint; au reste, le genre que M. Isabey a mis à la mode est bien mauvais, lorsqu'il n'est pas parfait; et, même parfait, il est la ruine de la bonne méthode de dessin.

Les médailles les mieux faites et les mieux pensées, pour vous parler de tout, m'ont paru celles de MM. Andrieu et Gale; elles sont d'un beau relief, et le dessin en est pur. Les camées de M. Perraut, imitant en peinture les pierres fines, sont de la plus grande beauté, et trompent par leur vérité: ceux de cette année sont de la plus grande dimension; ils imitent la sardoine onyx; l'un d'eux représente l'Impératrice, sacrifiant à la bienfaisance; rien ne lui convient mieux,

et c'est un des sujets qui doit toujours le mieux réussir, même en peinture.

La gravure a produit plusieurs beaux morceaux: les plus beaux, à ce qu'il me paroît, sont la Transfiguration de Raphaël, par M. Girardet. Cette gravure est d'un burin ferme et agréable; celle du Bélisaire, de Gerard, par M. Desnoyers, est une des belles productions de l'Ecole Française, et méritera à son auteur une des premières places parmi les graveurs: cet ouvrage a de la vigueur, et si l'on peut le dire d'une gravure, elle est d'un bon ton de couleur; les demi-teintes et les reflets sont très-suaves, peut-être y a-t-il quelques lumières un peu trop blanches.

Vous savez que la plupart de nos graveurs habiles travaillent aujourd'hui à de grandes collections de luxe, qui se publient par souscription: MM. Berwick, Desnoyers, Masquellier ont exposé au Salon, des gravures qui doivent en faire partie; celles de l'ouvrage de M. Robillard sont superbes et font honneur au propriétaire et à ceux qui exécutent cette grande entreprise. Les gravures de la galerie de Florence, dirigées par M. Masquellier, ne le cèdent pas en mérite au grand Muséum de M. Robillard; le format in-folio en est plus petit; mais l'exécution, soit pour la gravure soit pour le texte, en est aussi belle et se soutient bien, quoique l'ouvrage soit commencé depuis plusieurs années. Cette collection mérite d'ailleurs l'intérêt des amateurs: elle représente

en entier une galerie, regardée depuis long-temps comme une des premières de l'Europe, et qui ne le cède peut-être encore, malgré les pertes qu'elle a éprouvées, qu'au Muséum de Paris. Le petit Muséum de M. Filhol est un charmant ouvrage très-soigné, qui tous les jours devient meilleur, et dont l'acquisition peu coûteuse convient aux personnes qui ne peuvent pas prétendre à la belle collection de M. Robillard. Mais en voilà bien assez sur les tableaux, les gravures et les dessins; il est plus que temps de vous laisser et de vous prier de m'excuser de vous avoir occupée si long-temps.

F. C.

TABLE

DES MATIÈRES.

